

IL donne à Nice ses lettres d'òc

Gens d'ici Cristòu Daurore, passionné du patrimoine nissart, en est un porte-drapeau

Chaque semaine, notre chronique Gens d'ici donne la parole à une figure ou à un acteur de la vie locale.

Il est partout où on cultive les racines de Nice. De son appartement de Pasteur, il a une vue directe sur l'abbaye de Saint-Pons. Un des symboles de Nice : c'est devant ce monument, sous un grand orme, que fut signée en 1388 la « dédition », le détachement de Nice du Comté de Provence pour faire naître le Comté de Nice. « Ça me convient bien ! » Cristòu Daurore, de son vrai nom Christophe Duchesne, est un porte-drapeau de la culture niçoise. « Je vais faire ajouter la version niçoise de mon nom sur ma carte d'identité », explique le prof de langue régionale, directeur de l'association CCÒc País Nissart e Alpenc, et de la radio Nissa Pantai.

Pourtant, il le dit lui-même, il n'est « pas si Nissart que ça, comme beaucoup de Niçois. Mon père est de Beauce. Ma mère, niçoise d'origine italienne. C'est mon arrière-grand-mère qui est arrivée à Nice en 1897... » Tout de même. Nice, il est la troisième génération à y naître. Mais son amour pour la capitale azurée naît... de son éloignement, à l'âge de 12 ans, à Auxerre. « Ça a été très dur. Ma mère, dans l'administration, avait été mutée. Heureusement, mon père travaillait à la SNCF et je ne payais pas le train... Alors je revenais souvent à Nice le week-end... » Nice lui manque cruellement. « Du fait de m'éloigner, je me suis accroché à ce que je pouvais. J'ai acheté plein de livres sur Nice, sur son histoire, sur son patrimoine... C'est là-bas, en Bourgogne, que j'ai traduit mon nom à l'âge de 14 ans. Je faisais même des exposés sur la région à mes copains bourguignons ! »

La langue utile du cœur

Enfin, à 15 ans, il revient à Nice. « Je suis rentré chez ma grand-mère. Je lui ai demandé de ne me parler qu'en niçois, ce qu'elle ne faisait pas avant... Pour elle, c'était une langue sans importance, sans avenir, grossière... une perte de temps. Mais moi, j'étais têtu. « Bastian contrari », elle me disait. »



(Photo Franck Fernandes)

Le niçois, elle le parlait bien : elle avait tenu une alimentation dans le berceau familial local, l'ancien quartier de Saint-Barthélémy. « A l'époque, c'était utile. Pour ravitailler la boutique, elle allait au marché, cours Saleya. La langue du marché, c'était le niçois ! »

C'était aussi la langue du cœur. « Quand je me faisais reprendre, c'était en niçois que ça sortait pour mon grand-oncle ou ma grand-mère... Même ma mère, qui au début ne parlait pas niçois, m'appelait « Pichin Caua », « petite chose », c'était affectif... »

Alors qu'il étudie au collège Risso, Cristòu croise le chemin de professeurs de niçois. Jean-Claude Rannucci, Raoul Nathiez, Roger Rocca... Puis Albert Rosso à Masséna. Il intègre une troupe de théâtre en niçois. Enfin, il rencontre Bernard Fruchier à Sasserno.

« C'est lui qui m'a fait prendre conscience qu'on pouvait parler le niçois hors de Nice ! De la famille de la langue d'Oc, il est parlé sur tout un territoire compris entre Bordeaux et l'Italie. Soit 3 millions de locuteurs en òc. »

C'est lui qui lui transmet un peu plus tard la présidence de son association CCÒc País nissart, dont Cristòu est aujourd'hui directeur. La transmission du patrimoine lui vient naturellement : « Dès 22 ans, j'ai été sollicité par des lycéens qui savaient que j'avais eu de bons résultats en niçois au bac : 18 ! Je les ai aidés à réussir leur épreuve. »

Un deug par correspondance à la fac de Montpellier et une licence à Nice plus tard, il donne ses premiers cours de niçois place Île-de-Beauté, avec le centre de loisir de l'association de l'église du port. En parallèle, il écrit une chroni-

que en niçois pendant deux ans dans l'hebdomadaire Le Petit Niçois, « Lou pichin Nissart ».

Radio micro-ondes

Plus tard, il intègre l'école bilingue en immersion La Calandreta, à Drap, puis à Sainte-Marguerite. « Pendant trois ans là-bas, je n'ai vécu que du niçois. Belle expérience », témoigne-t-il le regret dans la voix, l'école ayant disparu.

Il lui reste heureusement sa web-radio, Nissa Pantai qui émet 24 heures sur 24, depuis... sa cuisine de 6 m², sur la terrasse couverte de son appartement. « C'est mon studio ! » C'est là, autour de sa table de cuisine, qu'interviennent régulièrement d'illustres chroniqueurs nissarts. Autour d'un ordinateur et de micros, entre le frigo, le micro-ondes et l'évier. Cuisine niçoise ! Par ailleurs animateur de l'ATE,

centre d'accueil de demandeurs d'asile à l'Ariane, il encadre des enfants tchéchènes, kosovars, syriens, géorgiens dans des activités où ils mettent la main à la pâte de la tradition niçoise, en fabriquant par exemple les chars du carnaval de quartier. « Ils sont plus Niçois que les Niçois eux-mêmes... Si tous les écoliers de la ville pouvaient avoir accès à ces activités autour de leur patrimoine... » Les six cours de niçois qu'il donne dans trois Cedac, la visite de patrimoine qu'il dispense en niçois une fois par mois... Ce n'est pas encore assez pour le président de la République fédérale occitane qu'il est élu pour 5 ans à la tête de cette entité symbolique. « L'occitan est plus étudié à l'étranger que chez nous ! Il est temps de le rendre plus vivant ici. Laissa-mi lou pantai... »

YANN DELANOE

Mon expression préférée : « Laissa-mi lou pantai »

Comme tous nos « gens d'ici », Cristòu Daurore répond à notre questionnaire de Proust... version « nissart ».

Si vous étiez maire de Nice, quelle serait votre première mesure ?

Je rendrais le dialecte niçois officiel. C'est-à-dire que j'exigerais que l'administration municipale emploie le niçois. Pour donner l'exemple. Ce serait même un critère d'embauche, avec la possibilité d'avoir une formation. Ici en France, le bilinguisme est autorisé. Alors je ferais en sorte que tout

document administratif soit bilingue. **Vous êtes plutôt mer ou plutôt montagne ?**

J'ai passé plus de temps en bord de mer qu'en montagne. J'aime les deux... Mais la mer est vraiment un repère pour moi. Je m'en suis rendu compte quand je ne l'avais plus, à Auxerre.

Votre plat niçois préféré ?

C'est celui que je sais faire : la torta de Blea ! Quand je la fais, on me complimente. Mais je ne la fais pas souvent : parce que je mets quatre heures

à la cuisiner. Je ne mets pas de beurre. Je mets de l'huile d'olive. Et du sucre roux. Alors la pâte est beaucoup plus dure à travailler...

Votre expression niçoise favorite ?

C'est une citation d'un écrivain niçois, Jules Eynaudi, « Laissa-mi lou pantai » : « Laisse-moi le rêve. »

Votre meilleur souvenir à Nice ?

Ce sont mes 18 ans de vie au 27, avenue Capitaine Scott. Au premier étage d'une petite maison niçoise, au milieu des orangers amères et des oliviers. Avec un

aperçu mer... Et une bande de terre où je faisais des plantations.

Votre plus mauvais souvenir à Nice ?

A l'âge de 12 ans, quand j'ai quitté la ville. On est partis de nuit, en septembre 1987. Quand je suis arrivé à la gare d'Auxerre, ça a été très dur.

Si l'OGCN n'existait pas, quelle serait votre équipe préférée ?

Je choisirais le Barça. Un peu aussi par culture, parce que les catalans ont réussi à faire renaître leur langue après le franquisme, et à la rendre utile.